

Sapho et Circé

Natalie Clifford Barney

Il y a vingt ans que, dans le numéro de *La Phalange* du 10 mai 1912 (n°71), à l'occasion d'une audacieuse controverse avec Aurel intitulée : *Vrais ou faux paradis*, je publiai de Miss Barney, sous le pseudonyme de Tryphé dont elle avait signé dix ans en ça, *Cinq petits Dialogues grecs*, cinquante lignes qui auraient dû, dès cette époque, m'attacher à ses pas... Mais le thème de cette controverse, une note en tout ca l'annonçant dans *l'Intransigeant*, avait déplu – je ne l'ai appris que tout récemment à Rémy de Gourmont.

Dans les *Lettres intimes à l'Amazone*, on peut lire, en effet, à la date du 16 mai 1912 : « *Amie chérie, voici une coupure de l'Intransigeant. Est-ce de Royère ? Est-ce d'Aurel ? En tout cas, voyez comme on lui donne le beau rôle et comme ils ont l'air de vous montrer, tel un phénomène. C'est un peu agaçant. Le hasard a voulu qu'il y ait aussi une absurdité, inoffensive, sur moi-même, mais j'en suis content, puisque cela m'a mis à votre suite. Vous voyez que le hasard fait bien les choses ou moins mal que les êtres.* »

Voilà la coupure qui avait motivé ces lignes attristées :

« Le prochain numéro de *La Phalange* sera le théâtre d'un combat singulier et d'un singulier combat entre deux amazones de lettres.

L'une, qui cachera une figure connue sous la visière d'un nom grec cher à Sapho, soutiendra audacieusement les idées... ou plutôt les sensations de l'école mythilénienne.

L'autre, Mme Aurel, aura le non moindre courage de défendre, à sa façon, la morale outragée.

Instituera-t-on un jury de dames pour marquer les points ».

Au-dessous de cet écho, sous le titre : *Intérieurs, Les XIII* décrivaient l'appartement de Rémy de Gourmont, où Miss Barney allait rendre à l'écrivain, le dimanche généralement, les visites qu'il lui faisait rue Jacob. On sait qu'une amitié très douce était née entre eux. Dans l'existence monacale de Gourmont cet amour brillait. Natalie, qu'il appela bientôt *Natalis*, devint pour lui « la fée au chapeau de clarté ». Les cinq dernières années du « Reclus » en furent illuminées. Ses *Lettres intimes* sont précieuses pour les admirateurs de Gourmont et elles deviendront une source pour les glossateurs qu'une proche postérité accumulera autour de Miss Barney. Quant aux *Lettres à l'Amazone*, c'est l'œuvre la plus parfaite et la plus humaine de Rémy de Gourmont. Comme les grands poèmes de Mallarmé, elles sont sur plusieurs plans. Les idées y chantent. C'est une musique de l'âme entière. Elles sont de proportions vastes comme il sied aux œuvres classiques. Mais il ne faut pas les séparer des *Lettres intimes* qui les éclairent doucement.

La vie casuelle est plus naïve et parfois plus éloquente que la vie quintessentielle. Natalie Clifford Barney a communiqué beaucoup de son génie à son adorateur, à tous ceux et à toutes celles qui l'ont aimée. C'est un destin extraordinaire que le sien.

Quand Rémy de Gourmont vivait, je ne l'ai rencontré que deux ou trois fois. Nous nous écrivions de temps à autre et il collaborait à *La Phalange*. Le culte de Mallarmé nous unissait et, surtout, notre passion commune de la poésie, que Gourmont, comme moi, plaçait au-dessus de tout. Ce parfait écrivain, ce maître du style, jouissait des beautés verbales en amant et quand il passait à la pratique de cet amour il se révélait poète nuancé, voilé, poète exquis plutôt que grand, presque pervers. Ses rythmes sont secrets : leur charme réside surtout dans le relâchement savant qu'il donne aux mailles des vers. Ce sont des vers de mirage, spécieux, féminins. Gourmont fut un adorateur de la Femme qu'il quintessenciait dans *Natalis*. Rémy était très bon. Il aimait paternellement son frère Jean qui le soignait, lorsqu'il dut s'aliter pour mourir : « Tu ferais une bonne sœur de charité ! » Je connaissais peu Rémy, mais j'étais très lié avec Jean de Gourmont qui disait : « Royère est un saint. » Tout cela m'est remonté aux yeux quand j'ai lu cette lettre de Rémy à *Natalis*. Cette lettre m'a fait un petit pincement. Il faut agir précautionneusement dans la vie. Voilà qu'en une circonstance que je ne pouvais que croire anodine, j'ai, sans le savoir, sans le vouloir, contristé un grand amoureux !...

Cette circonstance aura été cependant féconde, mais à longue échéance.

Quittons momentanément « le Reclus » pour écouter « Le Retors ». André Gide me demanda un jour, à brûle-pourpoint : « S'il y avait un Baudelaire parmi vous, Royère, le reconnaîtriez-vous ? » Nous ne le reconnaîtrions pas, ô compliqué ! Et ce ne serait pas manque de pénétration, mais parce que l'existence est jalouse, comme l'était Gourmont de *Natalis*. La vie nous déloge ! Elle nous oblige continuellement à nous interrompre. Elle nous empêche, souvent, non de voir clair, mais de profiter d'avoir vu clair.

Pourquoi n'ai-je pas, dès 1912, « découvert » Miss Barney ?

Miss Barney n'est pas Baudelaire. C'est pourtant mon culte de Baudelaire qui me la fait tant admirer aujourd'hui. Car elle est, pour moi, « le réducteur » de la mystique de Baudelaire. Je sais, maintenant, que je ne la connaîtrai qu'en l'opposant violemment à Baudelaire. Et je sens fortement cette antinomie. Tout ce que je vois, tout ce que m'éblouit, depuis trente-huit ans, c'est la comète de Baudelaire. Mais Baudelaire éclaire miraculeusement ses antipodes. Baudelaire est, à mes yeux, depuis Pascal, le catholique altier, le catholique entier, le catholique exemplaire. Et il l'est tellement que la plupart des catholiques ne le reconnaissent pas. Car beaucoup de catholiques très respectables et très sincères refusent de l'admettre dans la communauté. Des catholiques non moins respectables et non moins sincères avaient refusé – et c'est bien triste – au XVIIe siècle, d'accepter dans leurs rangs Pascal. Bossuet, le grand Bossuet

n'était pas du nombre. Aujourd'hui, nombreux sont les catholiques – car nous sommes à une époque de controverse – qui opposent saint Thomas d'Aquin à saint Augustin et se scandalisent du « credo quia absurdum ». Nos catholiques sont des gens paisibles enfoncés dans leur sincérité. Ils ne voient pas, comme moi, que l'évêque d'Hippone et les deux laïcs surnommés, cela synthétise et abrège – peut-être un peu trop – le Catholicisme et constitue la trilogie catholique. Eh bien ! Natalie Clifford Barney, dans le système clos où nous sommes tous emprisonnés, m'est apparue, je le répète, comme le pôle antipodique de ce catholicisme abrupt. Le christianisme, ni comme règle de vie, ni comme fatalité historique, n'existe pour Miss Barney. Or, c'est une espèce de miracle. C'est le miracle que nous proposerait un être humain qui vivrait très bien sans respirer. Il n'y a, chez cette Anglo-Saxonne, aucune trace d'atavisme religieux. L'optique de la morale du péché, c'est-à-dire de toute la morale humaine, celle tout au moins de l'Occident, lui est inconnue. Elle est, peut-être, le seul être humain qui puisse nommer Dieu sans l'invoquer ! Je le répète, c'est une sorte de miracle et il est agissant comme tous les miracles. Aussitôt qu'on se place sous cette influence, le pendule que nous sommes oscille inexorablement entre les deux seuls pôles possibles de la pensée et de l'action. Et il nous faut les toucher alternativement pour vivre, comme il convient, *dans les extrêmes* et jouir de cet équilibre actif qui est la vie intellectuelle.

Pour ce qui me concerne, je ne nagerais pas avec béatitude, le sachant et le voulant, dans la mystique de « mon » Baudelaire – car il est le postulat du miracle, son exigence ! Il est la catégorie constante, insolente et réconfortante de la vie future – si je n'étais pas aussi capable, par moments, de me coucher dans l'autre hamac, celui d'où l'on contemple amoureusement le néant. Et il me semble que tout être humain, pourvu qu'il voie les deux pôles, ne peut plus échapper à cette alternative. Voilà donc précisées les positions respectives de l'Intelligence stricte et de la Foi.

* *

*

C'est une chose extraordinaire qu'une rencontre !

Celle de Natalie Clifford Barney, vingt ans après mon faux départ de 1912, m'a profité. Les fruits de sa conversation, mûris en serre, ne m'ont pas suffi. J'ai lu longuement et lentement, lu et médité toute son œuvre, son œuvre imprimée et les écrits inédits qu'elle m'a confiés et j'ai, de plus, étudié les principaux ouvrages inspirés d'elle. Je commence à entrevoir le plan du livre que je voudrais lui consacrer. La vie et la pensée ne sont qu'un chez Miss Barney ; ses écrits et ses actes sont interchangeables. La netteté, la puissance, la profondeur, l'audace de son esprit, jointes à la plus étonnante concision, lui ont dicté un opuscule, puis un gros recueil de *Pensées* qui la mettent sur le plan, à peu près inaccessible, d'un La Rochefoucauld ou d'un La Bruyère. Seule des auteurs

modernes, elle a réussi à exceller dans ce genre abstrus. Son style est fait de génie. Elle a le don du style. Et l'on peut éclairer cette constatation d'un exemple pris à l'art voisin. Cézanne, pour le public, fut découvert par Ambroise Vollard, en 1892. Mais, bien avant cette aventure, les grands peintres l'admiraient et le plus « ours » d'entre eux, Degas, disait de Cézanne : « Il ne peut pas mettre deux tons à côté l'un de l'autre sans que cela fasse très bien. » Voilà le jugement d'un homme de métier. Un écrivain de métier dira, semblablement, de Miss Barney : « Elle ne peut pas mettre deux mots ensemble sans que cela fasse très bien. » Ainsi s'explique le jugement que portait sur elle, après la publication des *Pensées d'un Amazone*, le grand savant qu'est M. Salomon Reinach. « Elle ne lit rien, ne sait rien, devine tout. This wild girl of Cincinnati (Ohio). » Oui, dans le style de Natalie Clifford Barney, je juge qu'un principe d'infailibilité est contenu. C'est un style éblouissant, merveilleux et, pour qui connaît le métier d'écrivain, miraculeux. Elle a des fulgurations qui vitriolent le lecteur, puis des ironies qui le fascinent, des suavités qui le ravissent. Elle possède éminemment les dons, rarement unis, du romancier et du poète : romancier par le tact psychologique, l'art de peindre et de silhouetter ; poète par les figures, l'audace de vues, ses musiques enfin et des rythmes. Le rythme des vers est inné chez Miss Barney.

* *

*

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux en elle, c'est son entente de la vie. Elle s'est composée une vie qui nie le Destin en le surmontant. Son existence est une suite de Coups de Dés abolissant toujours le Hasard.

Miss Barney m'a déclaré que les heures passées à écrire, à lire, sont des heures prises sur la vie. Une telle plénitude, une eurythmie si parfaite, une pareille science du bonheur ne sont pas une mansuétude prodigieuse de la Fortune en faveur d'un être humain. Il faut y voir le miracle d'un équilibre sans autre exemple, le sourire d'une intelligence et d'une volonté accordées pour l'amour. Ainsi l'amour n'est pas, chez Natalie Clifford Barney, affaire de complexion, de tempérament ; une impulsion de l'instinct. C'est un choix. C'est la sagesse. Rémy de Gourmont, chez qui l'amour de *Natalis* est une perpétuelle analyse de leurs deux caractères, a bien remarqué ce trait fondamental et le souligne dans la plus belle, à mon sentiment, de ces Lettres fameuses, celle qu'il a intitulée *Tirésias*.

« Parfois, mon amie, votre philosophie de la vie me déconcerte, c'est-à-dire me fait réfléchir selon un sens auquel je n'avais pas encore pensé, et j'en tire une meilleure connaissance de la sensibilité féminine, car si vous êtes une Amazone, vous êtes une femme d'abord et vous obéissez à votre physiologie particulière... » J'ouvre, ici, une parenthèse. Il est très vrai, pour on jugement

comme pour celui de Gourmont, que Natalie Clifford Barney est essentiellement femme, mais je ne crois pas, comme lui, qu'il y ait l'opposition qu'il indique entre une « Amazone » et une femme.

La femme, envisagée dans son archétype, pour Miss Barney – et son sentiment doit prévaloir sur celui d'un homme – c'est, justement, cette « Amazone » sur la complexion de laquelle je suis étonné que Rémy de Gourmont se soit toujours montré réticent, par pudeur, sans doute et peut-être aussi pour ne pas heurter des préjugés redoutables. Je ne relève qu'une seule fois dans tout le volume l'expression « l'amour saphique ». Et c'est pour le déclarer, d'ailleurs, naturel et légitime ni plu ni moins que les autres formes de l'amour. Cependant Miss Barney observe vis-à-vis d'un préjugé énorme et dont elle ne conteste pas l'existence une attitude qui la distingue et c'est à cause de son détachement total qu'elle est Miss Barney. Elle n'obéit pas seulement à sa physiologie particulière ». Elle obéit à toute sa nature, à sa volonté surtout, qui ne fait qu'un avec son intelligence. La vie de Miss Barney et son œuvre, écrite sous la dictée de l'Amour, œuvre qui est la pensée et l'expression, donc la poésie de sa vie, ne sont, je le répète, qu'une seule et même chose, et il faut aimer sa vie pour aimer son œuvre. Et c'est ce que Gourmont confesse ne pas très bien comprendre, ne pas admettre même, tout en le constatant fort bien, quand il ajoute : « J'ai donc eu beaucoup de peine, non à comprendre peut-être, mais à admettre votre discipline du plaisir, tel que vous l'avez soustrait au besoin et à l'occasion, tel que vous prétendez le faire rentrer dans le cercle de l'intelligence. Il y a là un mécanisme qui restera toujours pour moi un peu obscur et qui doit le rester, probablement, tant que je n'aurai pas changé de sexe, comme le divin Tirésias... » Cependant, Rémy de Gourmont cède avec bonheur aux influences que vers sur lui Miss Barney qu'il aime – et le très grand mérite de son admirable livre, c'est, à mon sentiment, sa préoccupation visible d'admettre ce qu'il peut admettre d'elle et de se maintenir autant qu'il lui est possible à son niveau. Car les *Lettres à l'Amazone* ne réfléchissent si bien Miss Barney à travers Gourmont que parce qu'elles sont inspirées d'elle.

Miss Barney est plus clairement visible encore, comme il arrive pour le mirage d'une frondaison, dans ses reflets que dans son entité vivante. Voici un bel exemple de cette influence de *Natalis* sur Gourmont : « les femmes peuvent donc, bien mieux que les hommes, discipliner leurs appétits d'amour et ce qu'il y a en vous d'amazonien ne vous soumet pas cependant à la fureur indiscreète des mâles. De là cette liberté dans le choix, qui donne au plaisir toute sa valeur, en même temps qu'il lui enlève ce qu'il a de trop instinctif et de trop animal. J'y reconnais la supériorité d'une âme profondément païenne, qui entend n'obéir à la nature que dans la mesure de son consentement et qui ne sera esclave qu'autant qu'elle a décidé de l'être, et alors avec délices. » Ces lignes sont d'une concision et d'une suavité supérieures. Elles sont nimbées de *Natalis*. Mais voici le pur Gourmont : « Ce que je dis là, que je pense et que vous pensez, plus

clairement encore que moi-même, est tellement en dehors de la morale courante, qui est la morale chrétienne, qu'il faut, je crois, quelque courage pour l'exposer tout haut avec cette insistance. » Du courage ?... Incontestablement. Mais le courage ne s'impose-t-il pas au grand dissociateur d'idées et doit-il aboutir, pratiquement, au scepticisme ? Il y a des devoirs de pensée. Il me semble que dissocier les idées c'est croire à l'intelligence. Rémy de Gourmont ne fait aucune difficulté, dans les *Lettres à l'Amazone* comme dans ses autres ouvrages, pour se proclamer un physicien intégral. Sa philosophie, très nette et très simple, est celle de Gassendi et de Condillac. Mais la morale est l'art de vivre en harmonie avec le milieu et, pour tout le monde, c'est un art plus complexe que l'art de penser !... Pour tout le monde, sauf pour Natalie Clifford Barney. A cet égard surtout, elle est unique. Elle est seule, exactement comme Baudelaire était seul dans son siècle, mais elle se tient sur l'autre versant. Moi, c'est cela qui m'a frappé, car je suis beaucoup plus baudelairien, encore, que ne l'était Gourmont, tout au moins plus constamment hanté de Baudelaire qu'il ne le fut. Natalie Clifford Barney est, j'y insiste, à l'antipode de Baudelaire et, cependant, dans le plan théorique des astres, à sa hauteur. C'est cela peut-être que Rémy de Gourmont juge « tragique » et ce dont il s'effraye. « Vous, Amazone, vous ne croyez qu'à l'amour et ne respectez que l'amour. Sans lui, l'existence n'est rien pour vous. « Plutôt la mort que la mort de mon plaisir ! » Ainsi, votre vie est une perpétuelle tragédie, avec l'absolu pour alternative. Cela fait que vous n'êtes pas médiocre. »

Et Gourmont acquiesce pleinement à l'égotisme d'une telle morale présente et cette nouvelle influence de Miss Barney inspire encore au « Reclus » une admirable page : « Que... cela vous confirme dans votre merveilleux égoïsme amazonien, base de la sensibilité et de la bonté : il faut être d'abord très égoïste pour être bon et très égoïste pour être sensible. De tous les devoirs perceptibles à l'intelligence et acceptables par l'intelligence, c'est le premier, et il comporte peut-être l'exercice de tous les autres, mais celui qui demande à être pratiqué avec le plus d'intelligence. Voilà pourquoi la plupart des hommes, qui en sont assez bien pourvus, en font un si mauvais usage. Mais comme il n'est rien, comme il est même néfaste sans l'intelligence, c'est donc l'intelligence que nous mettons au-dessus de tout, l'intelligence qui est probablement la forme suprême de l'amour. » Voilà, je le répète, le nimbe de *Natalis*, car voilà, comme elle, qui est concis et suave. Un tel rayonnement est, proprement, fabuleux. Mais cette dernière formule, hypothétique pour Rémy de Gourmont parce qu'il est homme, est catégorique chez Natalie Clifford Barney parce qu'elle est femme et parce qu'elle est la femme qu'elle est. Nous touchons au point délicat : Est-ce le saphisme qui nourrit son intelligence ou bien est-ce l'intelligence qui a fait d'elle une lesbienne ? L'amour de Sapho pour Atthis, pour Gorgo, fut-il autre chose que de l'intelligence qui réchauffe après avoir éclairé ? Je dois m'expliquer.

Natalie Clifford Barney, c'est Sapho et c'est Circé – une Circé qui exerce un pouvoir contraire à celui de la légende. Or, Sapho fut divinisée par des hommes, mise par des hommes au rang des Muses ! Elle a existé. Circé n'est qu'une déesse, mais cette immortelle est née de l'orgueil, de l'égoïsme et de la rancune des mâles. L'homme, s'il accepte d'être séduit, il s'en faut beaucoup qu'il reconnaisse la séductrice, encore moins qu'il la légitime. Il la traite d'empoisonneuse. Car l'homme règle et il règne seul.

Sapho n'a paru divine aux sages de l'Hellas florissante qu'à cause de l'excellence de son humilité humaine. L'eurythmie, par elle exprimée d'abord, devint le symbole de la volupté, de la beauté et de la sagesse, c'est-à-dire des Trois Grâces du panthéon Grec. « Quant à moi, j'aime les jouissances voluptueuses – et mon sort est fait de bonté, de splendeur et d'amour. »

Il faut prendre cette déclaration à la lettre si l'on veut comprendre la célèbre lesbienne. Nous n'avons d'elle qu'un buste mutilé, mis qui suffit à la faire aimer pourvu que l'on tâche d'abandonner l'optique de la morale du péché. Sapho n'a nul besoin d'apologie ni de sarcasmes [...] Elle obéit, sinon à l'instinct, du moins à la nature que Baudelaire juge abominable. Seulement, elle lui obéit bien. Elle ne la transpose que dans la limite où l'art l'impose. Elle ne la transgresse jamais. C'est ainsi qu'elle fut le bel esprit de la Grèce dont la volupté fut toujours maîtresse. Son entente de la volupté est aussi sa science de la poésie. On peut comparer un corps féminin à une lyre, mais pour faire de ce corps une lyre il faut toute l'inspiration d'Apollon. La docte Sapho est donc l'ardente Sapho ! Que la volupté soit une vertu, le génie grec n'en pouvait douter. Mais le *noûs* doit intervenir pour créer l'art de la volupté. Car l'eurythmie a des normes que le pur instinct ignore et peut méconnaître. Il n'en est pas de même de l'instinct supérieur qui se concilie avec la liberté, la raison, le sentiment et devient la première source de l'art et de la sagesse. Identifier enfin la morale et l'esthétique, le beau et le bien ce n'était pas, pour les Grecs, en exorciser le vrai. Tant que cette eurythmie a duré, la sagesse grecque a été parfaite, la vie grecque a été heureuse, et la philosophie grecque est restée la poésie. Mais de maintenir l'eurythmie du bout des lèvres, comme le firent plus tard les philosophes, pour en abstraire finalement le vrai, abandonner peu à peu le sensible pour l'intelligible, aboutir enfin à l'ascèse logique, fondement de tous les fétichismes et de toutes les erreurs, telles furent les étapes de la « conquête philosophique » qui conduisit l'humanité occidentale au divin Socrate, au divin Platon, au divin Aristote, c'est-à-dire la précipita de la sagesse à la science, de l'eurythmie à l'ascétisme, de la vertu à l'orgueil et ce sont les étapes de la décadence du saphisme qui fut celle de la civilisation antique. Avec Socrate un nouveau monde est né.

En Natalie Clifford Barney je vois la réincarnation de Sapho.

Faut-il donc dire qu'elle[s] est une païenne oubliée par les siècles ? S'il en était ainsi elle aurait inspiré à Rémy de Gourmont les *Lettres d'un Satyre* comme

elle lui a inspiré les *Lettres à l'Amazone*. Nous savons qu'elle a goûté la fiction du Satyre.

Mais le terme de païenne est insuffisant et même impropre, car il est anachronique. Il faudrait, pour justifier la vie de Miss Barney, refaire *Candide*, et le promener dans un Eldorado surprenant, spirituel, fécond en miracles, mais au rebours du conte malicieux de Voltaire. La biographie de Miss Barney serait un traité d'optimisme individuel. Cela est-il possible ? Ceux qui imposent la pensée à la vie le nieront. Pour créer une Miss Barney que de tentatives avortées ! Que de chances ont dû se rencontrer et s'harmoniser dans le théâtre des « possibles » ! Certes ! Mais Natalie Clifford Barney existe et, dès lors, nous comprenons, sur son seul exemple, que l'unique n'est que la « sommité fleurie » du multiple. Car il ne faudrait pas diviniser Miss Barney. Ce serait lui ôter son caractère et fausser sa grande signification. Elle vit, mais loyalement, sans ostentation, sans décor, sans masque. Utilisant le fortuit, elle s'est composée une existence d'immortelle, de façon que Paris lui est mieux qu'une Olympe. Elle a le secret de séduire l'Amour sans le réduire en esclavage, en l'exaltant, et surtout de répandre autour d'elle et pour en mieux jouir le bonheur qui est son habitacle et son *exis*. Elle a pu réaliser l'Eurythmie, croire à tout ce qui enrichit, rejeter tout ce qui restreint, se libérer de tout atavisme et de toutes superstitions et, *dans l'autonomie d'une sorte de moi absolu*, se poser en face du destin pour ne pratiquer qu'une vertu active et sereine, la sagesse.

Le livre que je voudrais consacrer à Natalie Clifford Barney serait donc sa biographie. Je voudrais m'instituer son historiographe. Car de raconter sa vie, d'en faire vraiment l'histoire, ce serait la montrer dans son double rôle d'inspiratrice et d'actrice du bonheur. Les œuvres inspirées d'elle ne nous garantissent pas moins le mérite de ses actes que ses actes ne nous répondent du mérite de ses écrits. Et la synthèse, ou mieux le centre, c'est sa vie.

* *

*

Natalie Clifford Barney est un auteur bilingue dont les œuvres éditées, à l'exception des *Pensées d'une Amazone* et *d'Aventures de l'Esprit*, sont introuvables. Nous publions, dans notre numéro, le dernier chapitre d'un roman en anglais, que l'auteur et quelques-uns de ses intimes préfèrent à ses autres écrits, et deux chapitres extraits d'un roman encore inédit et récent, dont Miss Barney n'envisage pas, de longtemps, l'édition ; et nous donnons de ses vers une courte anthologie¹. Ce sont des pièces échelonnées depuis 1910. Les unes sont extraites d'ouvrages épuisés, les autres – les dernières – sont entièrement

¹ Ces extraits ont paru dans le numéro 38 du Manuscrit Autographe (avril-mai-juin 1932), auquel je renvoie le lecteur, car ce numéro n'est pas encore complètement épuisé.

inédites. Même les vers libres et le poème *Dans ce pays du Tendre* devraient, pour paraître à leur place, être intercalés dans les deux romans inédits dont ils sont des suspens : pauses ou respirations.

Il est à souhaiter que Miss Barney fasse bientôt paraître ces très importants romans ainsi que tous ses autres inédits et qu'elle cesse d'être le sphynx à demi-enseveli. Car nous n'avons rien qui réponde à Stendhal, sur le rang duquel je n'hésite pas à placer cette Anglo-Saxonne, dans l'ordre psychologique et passionnel que la publication de tous ces inédits révélerait.

Si Miss Barney n'est encore qu'insuffisamment célèbre, comme auteur, c'est à cause de son parfait détachement, de sa bonté, de sa fidélité à ses grands morts et de son dédain aristocratique de la gloire.

* *
*

Il m'est impossible de mettre le point final à cette étude sans évoquer Renée Vivien dont la poésie très belle et très pure est – on ne le sait qu'insuffisamment – la traîne splendide de Natalie Clifford Barney. Cette Muse n'est pourtant placée que dans le sillage de Sapho. On l'admire unanimement ou presque, avec raison, mais il est, pour la goûter pleinement, nécessaire de savoir et de dire que tout ce qui, dans son œuvre, relève de l'inspiration de la vie, et non de l'étude, tout ce qui palpite, tout ce qui souffre, est l'holocauste rendu par le génie ou le talent à l'Amour. Le contraste ne peut que séduire entre l'ardeur de Renée Vivien et sa suavité. Elle touche, avec une poignante douceur, un luth assoupi de lis, d'iris et d'asphodèles, mais cette décence, cette noblesse et leur eurythmie exaltent, bien mieux qu'elles en voilent la passion. Une femme lui apparut, et dès lors Renée Vivien devint le trépied de Lesbos. Elle en est la Pythie vociférante et suave.

Miss Barney fut son initiatrice et resta son inspiratrice. Les dédicaces manuscrites des tomes envoyés et les lettres précisent et circonstancient cette sorte d'envoûtement.²

Renée Vivien doit à Natalie Clifford Barney les clartés, les somptuosités, les ardeurs, poses et réticences de presque tous ses poèmes, conçus, écrits, sculptés, chantés ou soupirés dans l'obsession de l'Amie. Natalie y est adulée, adorée, caressée, maudite, regrettée, persécutée et bénie. Elle est la médiatrice entre les Muses et l'inspirée. Elle est le chant fondamental, les nuances et les harmoniques. Elle est, de ces gerbes de très beaux vers, la pensée constante, le pathétique et la nostalgie. Elle en est l'âme, elle en est l'art. Natalie est le foyer :

² Il existe une correspondance intime de Renée Vivien à Miss Barney dont la publication enrichirait la littérature saphique. Elle est particulièrement émouvante. Elle est même déchirante.

les strophes de Renée Vivien sont les guirlandes d'étincelles. Une inspiration de cette puissance est sans autre exemple dans l'histoire.

Les vers de Renée Vivien se dessèchent quand la « Loreley » ne les vivifie plus. Elle présente, ils pantèlent et la monotonie même en est fascinatrice, car il n'y a rien de plus riche et de plus diapré que la monocordie de l'obsession. C'est une prairie aux millions de fleurettes. Une houle légère la parcourt, halètement de l'aurore, respiration du crépuscule, avant les odeurs spasmodiques des nuits.

Ardente et tourmentée, l'Inspirée profite en poète de ses scrupules mal accordés avec la sérénité de l'Initiatrice. La sincérité de ses plaintes, suivant ou précédant ses extases, est une source de péripéties. *A l'heure des mains jointes* est le pendant de *Phèdre*. Mise au théâtre, cette suite lyrique serait somptueuse et tragique comme la Fille de Minos, comme ses déclarations réitérées et ses avars pâmoisons.

Renée Vivien, grâce à Natalie, a eu dix ans de vie ardente qui valent un siècle ou dix de vie moutonnaire et, cette existence, il faut l'admirer, il faut l'aimer et la vouloir, car elle lui a dicté son œuvre. Cette œuvre est l'a[r]chétype de l'Amour-passion. Mais, bien au fond, c'est une béatitude, une ivresse, car la dominante en est la joie. L'Amie y est partout présente comme une divinité qui, d'être souvent redoutée, n'en est que plus passionnément aimée. Les strophes deviennent séraphiques pour dérouler les attributs de sa perfection ou figurer sa beauté. Hors de cette signification d'offrande, les poèmes de Renée Vivien n'ont plus de consistance et sa vie n'a plus de réalité. La consommation qui a précédé la mort et la mort même ne furent – qui sait ? – que la convoitise d'une solitude plénière où reflouraient mieux les souvenirs.

L'œuvre poétique de Renée Vivien – c'est-à-dire tout ce qui lui vient de Natalie et n'est pas le fruit pétrifié de l'étude, tout ce qui est éclos à Paris et non dans une Hellade froidement figurée – ce n'est pas une vaine postulation de l'esprit, c'est une suave, ardente, véridique et tragique pâmoison : c'est Vénus tout entière à sa proie attachée !